SAINT-EUSTACHE

*Orgueil de la patrie, illustre coin de terre
Qui donnas des martyrs à notre liberté,
Tu ne m'apparais plus dans l'ombre du mystère :
Ta vue a charmé ma fierté.*

*Le front de ton église encor montre la trace
Des coups que lui porta Colborne l'Oppresseur :
L'honneur en rejaillit sur la vaillante race
Qui sut braver le Destructeur.*

*Reste toujours debout, vieux monument de gloire ;
Conserve ta blessure, elle honore les preux
Qui léguant au pays, sans tache, leur mémoire,
Versèrent leur sang généreux.*

*Emu, j'ai vénéré l'endroit du cimetière
Où Chénier expirant, victime de l'autel,
Après avoir lutté des murs du sanctuaire,
Enfin tomba mort, immortel.*

*Village au cœur français, je t'ai connu, je t'aime ;
De tes fils j'ai reçu douce hospitalité ;
Comme au temps d'autrefois, tu demeures toi-même
Par la nationalité.*

*Saint-Eustache, ton nom rappelle des jours sombres
Puisque de nos malheurs il est le souvenir ;
Le soleil de l'honneur a dissipé les ombres :
Oui, tu vivras dans l'avenir.*

ENVOI :

A l'honorable J. E. Robidoux

*Médecin de la patrie,
Qu'intéressent mes essais,
Humblement je te dédie
Ces modestes vers français.*

OSWALD MAYRAND.

Montréal, août 1898

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 12 août 1898.

Il y a quelques jours déjà, on fêtait, à Saint-Malo, la cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand.

La manifestation a été touchante et grandiose. Mais il me serait très difficile d'en parler longuement, n'y étant pas allé, et je dois me restreindre à citer des extraits des choses jolies qui y furent dites.

Après qu'on eut posé bien des couronnes et bien des fleurs sur le bloc de granit qui marque l'endroit où fut enterré François René de Chateaubriand, M. de Vogüé, de l'Académie française, parla ainsi :

Vous célébrez aujourd'hui l'anniversaire d'un deuil domestique. Plusieurs de ceux qui m'écoutent ont accompagné, tout enfants, les restes du grand revenant qu'on rapportait à son berceau. Ceux-là s'inclinent déjà sous le poids de l'âge ; ils ne verront pas le jubilé du centenaire des funérailles. C'est pourquoi ils ont voulu commémorer leur souvenir demi-séculaire.

Il est vôtre, le petit Breton né sous votre rempart pendant une nuit de tempête ; il vous appartient par tout son génie, par toute sa vie aventureuse offerte aux orages, fidèle et fier comme un pavillon malouin qu'on n'amène jamais. Enfant, il a prié dans vos églises, il a joué sur vos grèves avec Gesril et Hervine Magon, avec les grands-parents des enfants qui y jouaient ce matin. Jeune homme, il a rencontré sur votre sillon celle qui devait être sa compagne ; ce fut dans votre port qu'il s'embarqua pour aller découvrir au Nouveau-Monde des passages ignorés. Il l'espérait du moins ; il y devait faire d'autres découvertes, y inventer un monde nouveau de sentiments et d'idées. Par la suite, son grand vol d'oiseau de mer l'éloigna de vos murs ; mais sa pensée y revenait toujours, aile inquiète, aile triste de goéland, fouettée par le souci qu'il avait puisé dans la fuyante immensité de ces vagues. Chateaubriand l'a proclamé : " Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né." Loin de vous, au faite de sa fortune, portant encore toutes ses voiles enflées d'espérances, il songeait déjà à élire chez vous le lieu de son repos ; il y songeait entre ces tombeaux romains qui exaltaient son goût passionné pour les magnificences du néant ; il vous demandait à plusieurs reprises de recueillir sa pauvre épave. Le voyage achevé, votre concitoyen vous a tenu parole : il est revenu à son port d'attache, sur ce brisant où il a désiré, avec les habituelles contradictions de son cœur,

dormir solitaire et pourtant dans une sépulture de famille.

Que pourrais-je vous apprendre, d'ailleurs, sûr l'homme dont l'histoire, et même la légende, font partie de votre vie intime ? *Lapidés clamabunt !* ce rocher a parlé ! Actes et pensées, tout nous a été dit par la profession qui sortait de ce tombeau. Le poète s'est raconté par surcroît son siècle, alors qu'il regardait passer les images des événements dans le puissant miroir de son cœur. On ne montre pas la lumière aux yeux qui la reçoivent naturellement d'un foyer tout proche.

L'œuvre de l'écrivain ne vous est pas moins connue. Tout à l'heure, un juge littéraire dont vous savez la compétence exprimera la substance de cette œuvre ; il en caractérisera la beauté, l'originalité ; il en montrera l'influence prodigieuse, les conséquences lointaines. Autour de nous et en nous-mêmes tout nous rappelle la force et la durée des créations de Chateaubriand. Les cloches tintent aux beffrois de nos églises, c'est la persuasion de son génie qui les a remises en branle. Nos ravissements et nos mélancolies devant la nature, nous les tenons de lui. Il a inventé de nouvelles façons de jouir et de souffrir ; et comme l'ombre des nuages du ciel qui court sur ces flots, nos rêves ne sont que les ombres de ceux qu'il a rêvés pour tout son siècle.

Chateaubriand nous a légué, entre autres, deux leçons particulièrement appropriées aux besoins de notre temps.

Arrivé à l'âge d'homme, au moment d'un grand schisme historique, alors que la France enfantait un avenir qui rendait les fils inintelligibles à leurs pères, rattaché au passé par ses origines, son éducation, ses sentiments ; porté vers cet avenir par sa courageuse intelligence, par son intuition des horizons nouveaux, il a aimé d'une même chaleur de cœur, il a uni dans une même largeur de compréhension la France de ses pieuses traditions et la France de ses généreux espoirs. " Je me suis rencontré entre les deux siècles, disait-il, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles." L'angoisse de ce passage s'est prolongée plus longtemps qu'il ne prévoyait : nous la subissons encore. Apprenons de lui à ne renier aucun des legs du cher passé, à ne décourager aucune des hardiesses de l'avenir. La mesure est difficile à trouver dans le détail des problèmes ; tel s'attarde inutile dans les chemins où l'histoire ne repassera plus, tel autre se précipite imprudemment dans les fondrières où elle ne conduira jamais. On souffre, on se trompe en cherchant la conciliation, n'importe, l'essentiel est de tenir fermement les deux bouts de la chaîne, selon le mot du grand orateur sacré, selon l'exemple pratique de Chateaubriand.

Un malaise plus spécial étreint nos intelligences depuis que d'autres races ont grandi à nos dépens. L'esprit français s'est formé, ceux qui connaissent son histoire s'en souviennent ; par une communion libérale avec toute l'humanité pensante, par une appropriation rapide, incessante, de toutes les idées qui naissent en dehors de lui. Il ne tarderait pas à se dessécher, à s'appauvrir, s'il renonçait à ce contact perpétuel avec l'univers, s'il se retranchait craintivement derrière je ne sais quelle muraille de Chine. Nous ne l'ignorons pas, et pourtant, comme nous nous sentons envahis, submergés sur certains points par les courants extérieurs qui menacent l'intégrité de cet esprit, nous sommes parfois tentés de nous replier sur nous-mêmes, de nous boucher les yeux et les oreilles. D'un mouvement instinctif, pour mieux défendre la pureté native de notre génie, nous nous efforçons de l'isoler, de l'épurer de tout alliage, comme si nous n'avions plus confiance dans sa puissance d'assimilation. De là, des oscillations brusques dans l'un ou l'autre sens, des fuites inconsidérées hors de la tradition nationale, des retraites timides dans la routine et l'ignorance. Ici encore, Chateaubriand nous a prémunis contre ces extrêmes. Précurseur de toutes les audaces du romantisme, il a jeté hardiment dans notre âme, dans la littérature qui traduit cette âme, un monde de formes et d'idées empruntées partout, ignorées de ses devanciers classiques ; il les a refrappées au meilleur coin de France. Quelle intelligence, quelle figure plus française que la sienne, jusque dans ses tics, si j'ose dire, jusque dans ses verrues ! Sachons imiter sa vaillante confiance dans la force de notre génie national : comme ce conquérant qui ne craignit jamais d'être l'esclave de ses conquêtes, sachons prendre aux autres, apprendre des autres, pour transformer tout en notre propre substance française.

Rappellerai-je enfin la suprême leçon qui se dégage de cette noble existence, le sacrifice constant de tous les biens aux exigences chevaleresques de l'honneur ? Je lisais naguère, dans une lettre inédite de Chateaubriand, cette belle parole, qui eût pu lui servir de devise : " Je n'ai pas placé mes champs de bataille dans l'ombre." Leçon profitable à tous les hommes, à tous les temps, pour toutes les difficultés de la vie

humaine. Mais il est bien superflu d'insister sur le prix de l'honneur, quand on parle devant un auditoire de Bretons.

Ah ! comme il était bien chez vous, comme il doit dormir en sécurité chez vous, ce fils d'élection du vieil Armor ! Nul n'a mieux représenté devant l'univers l'intransigeance de vos fiertés, les peines sans nom de vos âmes songeuses, ces aspirations sans limites qui gémissent sur la lande, fuient sur la mer, montent dans le ciel et ne s'arrêtent qu'à Dieu. Terre de Bretagne qui finit le vieux monde et d'où il regarde vers le nouveau, marche mystérieuse placée sur le seuil de l'infini, quel est donc ton secret pour former les enfants qui, plus que tous les autres, brament vers cet infini ? Tes fils ont fait entendre les plus grandes plaintes d'Yseult, la plainte de René, et, hier encore, l'appel décevant, mais toujours idéal et enchanteur, du pauvre Breton qui faisait sonner sur sa foi morte les cloches plaintives de la ville d'Ys.

Messieurs de Bretagne, messieurs de Saint-Malo, vous nous garderez avec votre fidélité et votre tenacité proverbiales ce précieux dépôt qui est vôtre, qui est nôtre, à nous tous Français. Vous avez fait, aujourd'hui, ce que font les gardiens de vos autres phares, allumés sur ces autres écueils, quand ils montent, la nuit, s'assurer que leur lampe tutélaire continue de jeter ses feux dans les ténèbres marines. S'il y eut pour la gloire de Chateaubriand une courte éclipse — cet oubli momentané où conspirent la lassitude et l'ingratitude des contemporains qui ont trop admiré — la résurrection ne s'est pas fait attendre. Elle brille et ne s'éteindra plus, la lampe funéraire du Grand-Bé. Aussi longtemps que des navires partiront de votre port et y rentreront, aussi longtemps que d'aventureux esprits tenteront le combat avec l'idée, ce magnifique feu de France les guidera au départ, leur donnera des directions dans l'inconnu, leur annoncera au retour qu'ils sont bien dans la route du génie de la patrie.

Au nom de ceux qui ont charge de veiller sur les monuments de ce génie, je salue le grand ancêtre ! Abandonnons le poète au concert des éléments qu'il aimait, aux rudes caresses des vagues, aux baisers légers des vents, aux rayons de l'astre ami qui tisseront cette nuit un suaire lumineux sur sa pierre. Abandonnons le chevalier, le chrétien, sous la protection de la croix qu'il a relevée. Nulle sépulture n'a plus de droit à l'ombrage de l'arbre auguste : cette croix de fer fit dans ce monde périssable la force et la grandeur de Chateaubriand, elle lui fera merci dans l'éternité !

Le Journal ajoute qu'à la fin de ce magnifique discours :

Le canon tirait en mer par intervalles, ponctuant les acclamations de la foule qui avait vite envahi le sommet du Bé et les alentours du tombeau, débordant le service d'ordre impossible devant une telle affluence.

Toutes les falaises du village, les grèves, les remparts malouins étaient autant de grappes humaines. Dans une avalanche d'un soleil de feu, c'était un spectacle inoubliable, la véritable apothéose de Chateaubriand, le véritable clou du cinquantenaire, auréole du charme captivant de la pittoresque côte bretonne.

Voici les beaux vers que vint dire le poète de Saint-Malo, M. Edouard Beaufile :

*Aux rêves communs des soirs de Combourg
Ne s'est pas ouverte une même porte :
Le frère en vécut, la sœur en est morte,
Mais nous les aimons d'un égal amour.
L'un fut le poète et l'autre la Muse :
Sa tâche finie elle s'en alla.
Par un soir de lune, ainsi qu'Attala,
Ame ardente à qui le corps se refuse,*

*Elle avait, d'un cœur trop passionné,
Sentant que ses jours seraient éphémères,
Tendu sa jeunesse à trop de chimères :
Lucile mourut du mal de René !*

*Mais ce fut en paix que partit son âme,
Ayant jusqu'au bout fait sa mission :
Elle avait été l'Inspiration,
Elle avait transmis au flambeau la flamme !*

*Hélas ! celle qui fut la grâce et la douceur,
La souffrance et l'amour, le rêve et l'harmonie,
Celle qui fut pour toi, René, le bon génie,
La compagne idéale et l'admirable sœur,
Tu n'as pu la pleurer à son dernier asile :
Nous n'irons pas porter de fleurs à ta Lucile...*

MM. Ferdinand Brunetière, le Rév. Père Ollivier et une foule d'autres notabilités sont venus apporter sur le rocher malouin l'hommage de leur admiration, dans la fidélité du souvenir, au grand écrivain dont la gloire continue de monter vers l'immortalité.

* * *

L'hon. M. Charles Fitzpatrick, ministre solliciteur-